

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Grattres, angle Gouli et Bienville.

Reverse as the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Do 30 janvier 1911. Thermomètre de E. Claudel, Officier, Successeur de E. & L. Claudel, 913 rue Canal, N. O., Lne. Fahrenheit Centigrade

CARNET MONDAIN

- FEVRIER A L'OPERA 2 Nérée. 6 Olympiens. 10 Païstadiens. 13 Mithras. 16 Océron. 21 Atlantéens. 23 Chevaliers de Momus. 27 Equipe de Protée. 28 Rex. 28 Equipe de Comus.

L'Esprit révolutionnaire.

De tout temps l'esprit révolutionnaire a couru le monde, mais de nos jours n'y est-il pas plus répandu? Si le globe terrestre n'est pas plus grand qu'aux premiers jours, le nombre de ses habitants l'est; et c'est à ce fait qu'il est logique d'attribuer une des causes de tous les soulèvements, de toutes les révolutions, de toutes les guerres dont le spectacle nous est donné.

a pris El Centro, une petite localité sur la frontière, et très heureusement n'a fait qu'une victime. Elle s'y est emparée de la douane, et ses mouvements ont été si bien conçus, si parfaitement exécutés qu'il a fallu à la population du temps pour revenir de son étonnement.

Mexicali est un village qu'habite en majeure partie des Mexicains; il est situé du côté sud de la ligne internationale et juste en face de Calexico, une ville de la Californie. Deux hommes sont à la commandant les rebelles, Leyra et Bartheld.

Le mouvement révolutionnaire ne se borne pas à quelques villages ou dans quelques provinces; il s'étend un peu partout; mais a-t-il quelque chance de réussite? C'est ce que nous apprendra l'avenir.

Le gouvernement mexicain est trop bien organisé; il est assis sur des bases trop solides pour craindre plus qu'une secousse d'un mouvement à la tête duquel sont probablement des ambitieux politiques ou des mécontents.

Les retraites chevalines

Un original de Mikolez (Hongrie) vient de laisser toute sa fortune, estimée à 312,500 francs, à la Société protectrice des animaux de Budapest, à charge par elle de servir une pension de retraite à des chevaux âgés ou infirmes. Les premiers bénéficiaires de ce fidéicommis seront, naturellement, les propres courriers du généreux hippophile. Voici, d'ailleurs, son testament: "Je lègue la totalité de mes biens, tant immeubles que meubles, à mes douze chevaux de voiture qui ont vieilli à mon service. La rente du capital réalisé par la liquidation de ma fortune devra être employée à pourvoir aux besoins desdits douze chevaux de voiture et à soulager les maux insupportables de la sénilité. Quand un ou plusieurs desdits chevaux de voiture viendront à décéder, la ou les places vacantes seront adjugées, après un concours public, dont la Société sera juge, à d'autres chevaux également âgés ou infirmes."

L'Empire, peut bien hériter de 312,500 francs.

Le Japon Moderne.

Après un très long séjour au Japon, le docteur Oscar Lew décrit dans les "Nouvelles de Munich" les progrès qu'a faits la grande industrie. Elle existait il y a bas depuis des siècles, mais se bornait à la fabrication des laines, des métaux, du papier, de la soie, de la porcelaine, du thé, du saké et de la sauce shoyu. Le Japon s'efforce maintenant d'acquiescer toutes les industries européennes. De grandes brasseries se sont établies à Tokyo, Yokohama, Sapporo, Osaka, Nagoya, sous la direction de brassiers monachoïs ou d'élèves de la Brauenschule de Berlin. Les anciennes papeteries ont renouvelé complètement leur outillage matériel et produisent aujourd'hui toutes les sortes de papier. Une scierie de betteraves a fait faillite à Sapporo; mais celles de Formose, où l'on traite la canne à sucre, sont extrêmement prospères. On distille l'alcool à Saahigava, à Tokyo, à Formose. De nombreuses usines fabriquent le camphre, l'huile de menthe, l'acide sulfurique, la soude, le chlorure de chaux et autres produits chimiques, sans compter la poudre à canon, le cellulose, les bicyclettes, les allumettes, les fils et les tissus. Les ateliers de la marine s'occupent activement à construire des navires de guerre et de commerce. A Tokyo, à Nagoya, on fabrique des orgues, des violons, des pianos qui se vendent beaucoup en Angleterre. La musique occidentale fait d'ailleurs des progrès au Japon; on l'étudie et on la chante dans les écoles. En Corée, les Japonais ont l'ambition de faire des merveilles. Leur premier soin sera de reboiser le pays, dévasté par les indigènes, et d'y établir des stations d'expériences agricoles. Ils ont été de tous temps d'excellents forestiers, administrant avec méthode celles de leurs forêts qu'ils ne gardent pas intactes comme des bois sacrés. Les fonctionnaires qu'ils enverront en Corée compléteront en ce moment leur instruction dans les écoles de Bavière et d'Autriche. Ils vont faire aussi dans ce pays l'essai d'une nouvelle écriture. Celle du Japon exige cinq ou six ans d'étude; malgré la propagande de l'Union Romaji qui imprime un journal à Tokyo en caractères romains, le ministère n'a jamais voulu se prêter à une réforme; celle-ci va être tentée dans les écoles coréennes.

Le prix de la fidélité

Un drame des plus émouvants vient d'arriver, à Londres, le quartier d'Algergate Street. Dans une maison des Bartholomews-Close, un M. Hyatt habitait avec son chien. Il occupait au second étage deux chambres assez modestes; ses voisins ne le connaissaient guère, car il était taciturne, solitaire et ne recevait que de rares amis. Vêtu avec élégance, il avait l'allure d'un Américain; on croyait savoir qu'il représentait dans la Cité, une fabrique de coton. On lui montait les repas d'un restaurant établi au rez-de-chaussée; on déposait le panier à sa porte; il se servait lui-même. L'autre jour, le garçon trouva le déjeuner intact; il sonna, il frappa; point de réponse. Inquiet, le restaurateur vint prévenir la police; elle enfonça la porte et trouva M. Hyatt étendu sur le sol, la gorge ouverte, dans une mare de sang. Mais en vain, les agents essayèrent de s'approcher: de la première pas, il se heurta à un Vic magnifique et redoutable exemplaire de bull-dog.



UNE SCENE DANS LA PIECE 'MADAME SHERRY' AU TULANE.

rayé qui, la dent menaçante, défendit impitoyablement la dépouille de son maître. De deux heures à sept, on essaye tous les moyens de conciliation; on offre à Vic de la nourriture; on fait venir le garçon du restaurant qui le caresse tous les jours; on lui amène d'autres chiens, ses amis de la rue; la sentinelle demeure incorruptible; elle refuse de déserter son poste; elle interdit à tous, hommes et animaux, l'accès de la chambre mortuaire. On hésite longtemps à détruire ce fidèle gardien, à cause de sa beauté, de sa valeur vénale et de l'opinion du quartier où il est populaire; après avoir épuisé tous les moyens amiables, on s'y résout enfin. Un docteur verse quelques gouttes d'acide prussique dans une pâtée où Vic, à bout de forces se décide à mettre la langue. Et la malheureuse bête expire bientôt, victime déplorable et touchante de sa fidélité.

TULANE.

La direction du Tulane qui n'offre jamais à ses habitués que des spectacles de premier ordre ne pouvait mieux choisir que "Madame Sherry", la très amusante comédie musicale qui vient d'être jouée cette semaine. La première représentation a été donnée dimanche soir devant une salle archi-comble et ce succès ne se démentira pas jusqu'à la fin de la semaine, laquelle sera certainement une des plus fructueuses de la saison.

THEATRES.

ORPHEUM.

Chaque fois que l'Orpheum inaugure un nouveau programme on ne peut que dire qu'il est meilleur que ceux qui l'ont précédé, qui cependant ont été tous bons depuis le commencement de la saison. Il n'y a certes pas une scène de vaudeville qui soit supérieure à tous les points de vue à celle de la rue St-Charles. C'est le secret de la vogue dont jouit ce joli théâtre.

CRESCENT.

"Human Hearts", le beau drame qui va tenir l'affiche toute cette semaine au Crescent, et en outre de chaque soir sera joué en matinée aujourd'hui, jeudi et samedi, n'était pas inconnu de notre public, mais il n'en a pas moins obtenu dès la première représentation dimanche soir et hier un succès colossal.

Bureau de Santé.

Le Dr E. S. Kelly, secrétaire du Bureau de Santé de l'Etat, a reçu hier matin un rapport annonçant que les conditions sanitaires de Thibodaux et de Paincourtville étaient particulièrement mauvaises.

ment les Frères Carson et des vues originales du cinématographe.

THEATRE DE L'OPERA.

L'Attaque du Mouton en matinée et Le Grand Mogol en soirée ont été les deux spectacles de dimanche dernier à l'Opéra. A la représentation du jour, le pastiche aurait pu être plus nombreux, car l'opéra de Bruneau a été très convenablement chanté. Le Grand Mogol le soir a attiré plus de monde. L'œuvre très pimpante d'Audran est connue à la Nouvelle-Orléans; elle renferme des pages d'une exquise saveur, entrecoupées d'un duo d'une couleur fine et charmante. Comme dans la Mascotte, le musicien a été excellentement servi par les bretteuses dans Le Grand Mogol; les situations comiques, spirituelles n'y sont pas rares, et de plus il y a la bien des prétextes à joindre en scène et à diversissements élégants ou burlesques.

CRESCENT.

Human Hearts, le beau drame qui va tenir l'affiche toute cette semaine au Crescent, et en outre de chaque soir sera joué en matinée aujourd'hui, jeudi et samedi, n'était pas inconnu de notre public, mais il n'en a pas moins obtenu dès la première représentation dimanche soir et hier un succès colossal.

Bureau de Santé.

Le Dr E. S. Kelly, secrétaire du Bureau de Santé de l'Etat, a reçu hier matin un rapport annonçant que les conditions sanitaires de Thibodaux et de Paincourtville étaient particulièrement mauvaises.

THEATRE DE L'OPERA.

L'Attaque du Mouton en matinée et Le Grand Mogol en soirée ont été les deux spectacles de dimanche dernier à l'Opéra. A la représentation du jour, le pastiche aurait pu être plus nombreux, car l'opéra de Bruneau a été très convenablement chanté. Le Grand Mogol le soir a attiré plus de monde. L'œuvre très pimpante d'Audran est connue à la Nouvelle-Orléans; elle renferme des pages d'une exquise saveur, entrecoupées d'un duo d'une couleur fine et charmante. Comme dans la Mascotte, le musicien a été excellentement servi par les bretteuses dans Le Grand Mogol; les situations comiques, spirituelles n'y sont pas rares, et de plus il y a la bien des prétextes à joindre en scène et à diversissements élégants ou burlesques.

Bureau de Santé.

Le Dr E. S. Kelly, secrétaire du Bureau de Santé de l'Etat, a reçu hier matin un rapport annonçant que les conditions sanitaires de Thibodaux et de Paincourtville étaient particulièrement mauvaises.

Bureau de Santé de l'Etat.

hier matin un rapport annonçant que les conditions sanitaires de Thibodaux et de Paincourtville étaient particulièrement mauvaises.

Une dépêche au président de la Fédération Américaine du Travail.

Les comités des Unions ouvrières de la Nouvelle-Orléans ont envoyé hier un télégramme à M. Samuel Gompers, président de la Fédération Américaine du Travail, priant de bien vouloir rester neutre dans la controverse qui est ouverte maintenant devant le Congrès pour l'exposition universelle de 1915. Voici le texte de ce télégramme: "Les démarches que vous faites en faveur de San Francisco, nuisent aux unions ouvrières de la Nouvelle-Orléans. Le parti au pouvoir en Louisiane a voté plus de lois favorables aux ouvriers que dans tout autre Etat. Tous les projets de loi présentés par nous à la Législature de l'Etat ont été votés. Nous sommes fiers de ce que nous avons accompli en Louisiane, et vous, en qualité de chef de la Fédération américaine du Travail, ne devriez pas prendre parti contre un Etat qui s'est toujours montré favorable au travail organisé. Nous vous prions très vivement de garder dans cette controverse une attitude neutre."

VOL.

Pendant l'absence de Mme John P. Lavillebeurre, hier après-midi, vers quatre heures, un voleur s'est introduit en sa demeure rue Esplanade 2218, et y a fait main basse sur des bijoux d'une valeur de \$122 et une somme de \$5.

Suicide à Baton-Rouge.

Baton-Rouge, 30 janvier. — J. M. Coons, ancien agent de la Metropolitan Industrial Insurance Company dans cette ville, s'est suicidé ce matin, à son domicile, en se tirant une balle de revolver dans la tête. Il était âgé de trente-trois ans et laisse une veuve et deux enfants.

Édition Hebdomadaire de "L'Abelle".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres, — qui ont paru pendant la semaine, dans "L'Abelle" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le rendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Feuilleton

—DE—

L'ABELLE DE LA N. O.

No 45 Commencé le 10 Dec. 1910

LE GOUFFRE.

GRAND ROMAN INEDIT

Par CHARLES MEROUVEL

DEUXIEME PARTIE

LUTTES ET DETRESSE

XII

MATHILDE DE FEL A ALICE LA-TOUR

(Suite)

"Nous avions pour nous servir une brave femme de Clarence arrivée depuis deux jours au cha-

let. " Rien n'avait été oublié.

" Ma chère amie, ce furent les premières minutes de tranquillité, de sérénité, que j'ai vécues, depuis l'apaisement mariage, mais dans l'attente de Rouves.

" Je crois qu'à dater de cette heure fatale, je ne vivais plus que dans un rêve ou plutôt dans un de ces cauchemars qui nous écrasent la poitrine et nous rendent incapables de penser.

" Ici, j'ai trouvé le repos. " Je me sens indépendante et libre.

" J'y resterais le plus longtemps possible. " Tu m'écriras. " Je te donne toutes les indications nécessaires.

" Tu seras le seul lien entre Paris et nous, les exilées volontaires. " Ma pauvre tante pleurerait de joie en me voyant presque rassurée.

" Ce matin, je me suis levée de bonne heure, aux premiers rayons du jour qui frappaient mes fenêtres, pour écrire cette longue lettre.

" Merci encore de la tienne, ma chère Alice. " Tu es ma consolatrice et mon soutien. Toutes mes amitiés à ton aimable mari. " Vous êtes bien faits l'un pour l'autre, et vous êtes des favoris du sort qui vous a réunis. " Ce matin, le paysage était d'un incomparable fraîcheur.

" La rosée inondait la prairie et le petit torrent roula dans son ravin avec des bruits de cascade, joyeux comme une musique lointaine et limpide comme du cristal. " Je me sentais heureuse, heureuse!

" N'est-ce qu'un armistice, un entr'acte dans le triste drame dont je suis l'infortunée héroïne? " Qui le sait? " A bientôt, la meilleure des amies. " Ta MATHILDE."

XIII

POSTE RESTANTE

Un homme heureux, depuis qu'il avait rencontré le baron de Rouves, son compagnon de revers en Amérique, c'était Michel Cazères.

Sans ressources, au moment où il s'était trouvé en face du baron, aux environs de l'église Saint-Thomas-d'Aquin, il avait tout à coup, grâce à lui, été mis en possession d'un petit appartement, dont il n'avait pas à payer le loyer, et une somme suffisante pour lui permettre de vivre pendant quelque temps, la canne à la main, en attendant qu'il pût se procurer une petite place. Encore avec les recommandations de son ancien camarade d'aventures, avait-il des chances de réussir dans ses démarches.

Du reste, pour lui, rien ne pressait. Il avait le temps de se retourner.

Quand nous disons un homme heureux, il ne l'était que d'un côté.

Son visage avait deux faces, celui de l'homme qui vient de sortir d'un mauvais pas à la suite d'un de ces miracles que le hasard prodigue tous les jours, et celui de l'être inquiet qu'une grande éponge aiguillonne et tourmente.

De nos jours, on a pris l'habitude de rire de tout, bien que ce rire ne soit souvent qu'une grimace destinée à masquer des blessures secrètes ou les appréhensions du lendemain, et il peut paraître étrange ou même ridicule qu'un homme en butte au mouvement, battu par les tempêtes de la vie, contrainct de quitter son pays pour tenter de se refaire une fortune à l'autre bout du monde, ajoute aux préoccupations dont il est accablé, la crainte des revers et des déboires qui peuvent s'abattre sur une jeune et belle, demeurée sans défense dans une ville comme Paris où il a été contrainct de l'abandonner.

Pour comprendre l'intensité de son attachement à cette jeune fille à toutes les incertitudes qu'il attendait une jeune fille isolée dans cette immense oublie, exposée à toutes les misères et à tous les dangers, il faut se reporter à quelques années en arrière.

Michel Cazères — ou plutôt de Cazères, car il avait supprimé sa particule lors de sa ruine, si imprévue — et sa sœur Gabrielle, enfants d'un capitaine de dragons tué comme tant d'autres au début de la néfaste guerre de 1890, avaient été élevés par une mère inconsolable de la perte de son mari.

Propriétaire d'un de ces manoirs pittoresques qui abondent entre Tarbes et les Pyrénées, elle avait abandonné, après la mort du capitaine, la cession de ses biens et de ses affaires à un notaire des environs de Mantejean en qui elle avait une confiance que d'ailleurs tout le monde lui accordait dans son voisinage et qu'il avait su se ménager à force d'expédients et de savoir faire.

Elle disait de plus à son fils en lui montrant sa chère Gabrielle: — Tu la protégeras... — Mère, je te le jure.

Un sortit du collège, Michel de Cazères n'avait qu'un désir, rester dans la maison paternelle, ne jamais la quitter, et mener l'existence d'un gentilhomme des champs, sans ambition comme sans besoins.

Il aimait la chasse, le pêche, le jardinage, les bonnes parties entre voisins, les excursions dans ses montagnes et les forêts qui en couvrent les contreforts.

Leur fortune, assez considérable pour des campagnes, se composait de leur terre, aussi vaste que celle du baron de Rouves, mais sans grande valeur, et de titres de rentes ou de créances hypothécaires, le tout livré au bon plaisir du notaire de la famille.

A vingt et un ans, le service militaire prit Michel. Très bon cavalier, joyeux compagnon, il ne tarda pas à avoir de nombreux amis au régiment.

Un moment, de même que le baron de Rouves, il songea à se faire une carrière dans l'armée. N'avait-il pas tout ce qu'il fallait pour y réussir? Un peu de fortune, ce qui suffisait largement à un officier pour lui donner l'aisance et tenir son rang, une bonne santé, une grande vigueur et la mâle tournure qui convient au bon soldat. Il devint sous-officier, passa

ses examens et entra à l'école de Saumur.

Il se heurtait son stage lorsque — autre ressemblance avec Roger de Rouves — une sinistre nouvelle lui parvint.

Le malade de sa mère s'était aggravé subitement. Elle était à la dernière extrémité.

Le dépit atténuait la vérité. Fondra, par la rupture d'un anévrysme, sa mère n'était déjà plus.

Il courut à Cazères et n'y arriva que pour trouver sa sœur Gabrielle agonisée près du lit de sa mère et tenant entre ses mains une des mains glacées de la morte.

Comme elle le leur avait dit, ils étaient seuls au monde. Gabrielle à cette époque était une grande et superbe fille de vingt ans, très instruite, excellentes maîtresse.

Lui il en avait vingt-trois. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et se jurèrent une amitié éternelle. Le frère dit: — Ma pauvre Gabrielle, nous ne nous quitterons plus. Adieu les rêves d'avenir, les grades si lents et si difficiles à obtenir, les honneurs et les aventures de la carrière des armes! Les cérémonies funèbres s'accomplirent. La veuve du capitaine de Cazères alla reposer dans le petit